

Cahiers du CRISES

Collection Études théoriques

No **ET9402**

L'ANALYSE DES DONNÉESQUALITATIVES

par

Yvan COMEAU

Département de counseling
et orientation Université Laval

Cahiers du CRISES – Collection Études théoriques – no ET9204

« **L'analyse des données qualitatives** »

Yvan Comeau

ISBN : 1-89605-015-9

Dépôt légal : 1994

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Résumé

Ce cahier s'adresse aux étudiants et aux chercheurs intéressés à connaître des outils permettant un traitement qualitatif des données. Ces instruments sont situés dans l'approche qualitative, décrite comme étant une manière "compréhensive", "inductive" et "constructiviste" d'aborder un sujet de connaissance quant au point de vue et à la méthode utilisée. Plus précisément, les outils méthodologiques présentés dans ce texte s'inspirent des principes de la "Grounded Theory" ou "nouvelle École de Chicago". Il s'agit effectivement d'une adaptation, car j'ai complété ses propositions de base par des instruments proposés par d'autres méthodologues.

La présentation de ces outils de traitement qualitatif des données s'inspire des notions épistémologiques de l'approche qualitative et elle repose sur des illustrations pratiques. Trois recherches différentes concourent à fournir des exemples concrets d'utilisation de ces outils d'analyse. La première est une thèse de doctorat en sociologie portant sur la participation dans les associations communautaires; cette recherche a privilégié un raisonnement inductif pour comprendre le phénomène étudié. La deuxième étude fut réalisée dans le cadre d'un programme d'études postdoctorales et cherchait à connaître les éléments de satisfaction et d'insatisfaction dans les coopératives de travail; dans ce cas, des données numériques ont complété l'analyse d'entrevues. Enfin, dans une recherche sur les pratiques d'information dans les syndicats affiliés à la CEQ, des entrevues ont également constitué le matériau d'analyse du modèle présenté, avec en plus des données numériques.

Ce texte a connu plusieurs versions et différentes personnes ont commenté les principales propositions méthodologiques décrites dans les rapports de recherche. Il s'agit de Gabriel Gagnon du département de sociologie de l'Université de Montréal; Benoît Lévesque et Paul R. Bélanger, tous deux du département de sociologie de l'UQAM; Michel Beauchamp du département d'information et de communication de l'Université Laval, et Louise Pettigrew de la Centrale de l'enseignement du Québec. Lucie Mager, professionnelle de l'équipe CRISES, a lu et enrichi la dernière version de ce texte.

Note: Le genre masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte.

Table des matières

Introduction	1
L'approche qualitative	3
Quelques définitions	
Les traits caractéristiques de l'approche qualitative	
Les approches qualitative et quantitative sont-elle antagonistes?	
La complémentarité des approches qualitative et quantitative	
L'objectivité qualitative	
Une procédure d'analyse qualitative inspirée de la "Grounded Theory"	11
Les catégories substantives et formelles	
La saturation théorique	
Les mémos	
Des outils de visualisation des résultats de l'analyse	
Les questions de départ et la nature des données	14
Données qualitatives ou quantatives? La place de la recherche documentaire L'échantillonnage qualitatif	
La catégorisation	18
La catégorisation substantive	
La formulation des catégories substantives Le découpage et le codage	
La catégorisation formelle	
L'inférence	22
La fiche analytique La matrice explicative Le schéma L'interprétation	
Conclusion	27
Bibliographie	29

Introduction

L'idée d'écrire ce cahier m'est venue après avoir donné quelques cours de méthodologie qualitative. Les textes en français présentant des exemples pratiques d'utilisation d'instruments et d'outils de traitement qualitatif des données sont assez rares. Parmi ces quelques ouvrages francophones, je pense à celui de Jean Poirier, Simone Clapier-Valladon et Paul Raybaut (1983) qui décrit en 11 étapes l'enquête par récits de vie. L'objectif de ce cahier du CRISES vise donc à mieux outiller les étudiants et les chercheurs pour l'analyse des données qualitatives, c'est-à-dire l'ensemble des efforts pour découvrir les liens à travers les faits accumulés.

Dans ce texte, j'ai accordé une attention particulière à l'analyse des données en tant qu'opération technique, car plusieurs problèmes se sont posés lors de mes recherches comportant des données qualitatives. Comme l'ont sans doute observé d'autres chercheurs, dès le début de la collecte des informations, les données submergent l'analyste. Ceci survient particulièrement dans le cas où les informations proviennent de sources diverses (transcription d'entrevues, notes d'observation et mémos). Donc, le besoin de synthèse "objective" et de regroupement se fait sentir très tôt dans la recherche. Une autre difficulté de l'analyse qualitative concerne la nécessité d'établir des liens entre les données et la théorie - qu'elle soit établie avant la recherche ou qu'elle fasse l'objet d'une construction. À défaut de recourir à des procédures et des techniques pour systématiser un ensemble complexe de données qualitatives, deux tentations guettent le chercheur lorsqu'il cherche à établir des liens entre des données abondantes et variées, et les propositions théoriques. Il risque soit de s'en tenir à ses propositions théoriques initiales sans les confronter aux données pour l'enrichir, soit de proposer une synthèse des données en guise de rapport de recherche, et mettre de côté la théorie.

Afin de sensibiliser le lecteur à la nécessité de confectionner des outils d'analyse adaptés à ses propres besoins, le texte couvre cinq chapitres. Le premier chapitre est consacré à l'argumentation du point de vue qui soutient la complémentarité des approches qualitatives et quantitatives. Le lecteur découvrira que l'approche qualitative s'intéresse aux données non numériques, elle recourt habituellement à un raisonnement inductif et elle formule d'une manière spécifique ses propres critères d'objectivité. Le premier chapitre permet donc de situer les procédures techniques dans une certaine perspective épistémologique.

Le deuxième chapitre montre en quoi les techniques suggérées dans ce texte concordent avec l'approche qualitative et certaines procédures développées par la "grounded theory" (distinction entre catégories substantives et formelles; les mémos; la saturation théorique). Au cours de mon expérience dans trois recherches différentes, j'ai complété ces dispositifs méthodologiques par d'autres outils, tels que les schémas, les matrices et les fiches.

Le troisième chapitre présente les trois recherches servant d'illustration au traitement qualitatif des données et ce, parallèlement aux premières opérations à effectuer dans un processus de recherche. Nous verrons en quoi la nature qualitative des données dépend des questions que se pose le chercheur. Aussi, l'échantillonnage qualitatif comporte des problèmes particuliers qui ont une incidence sur l'analyse.

Le quatrième chapitre porte sur la catégorisation, une opération capitale qui consiste à regrouper les unités de signification ayant un dénominateur commun. L'opération de catégorisation fait suite aux opérations de questionnement et d'amorce de l'échantillonnage présentées dans le chapitre précédent. Le souci qui m'a animé de lier théorie et pratique est particulièrement évident dans ce chapitre dans la mesure où il propose des exemples concrets de catégorisation.

Enfin, le cinquième chapitre offre une illustration concrète des outils méthodologiques que sont la fiche analytique, la matrice explicative et le schéma qui doivent en principe faciliter les opérations d'inférence. L'inférence permet à l'analyste de formuler une interprétation théorique des phénomènes à l'étude.

Pour conclure, je commente un schéma synthétique des liens logiques entre les opérations d'analyse qualitative illustrées dans le document. Je rappellerai la nécessité pour les analystes qualitatifs d'adapter ces outils méthodologiques à leurs besoins et, si cela s'avérait nécessaire, en créer de nouveaux.

L'approche qualitative

Afin de préciser les fondements méthodologiques des opérations d'analyse et situer l'originalité de l'approche qualitative, ce chapitre définit certaines expressions. Il s'agit moins ici de présenter une épistémologie exhaustive de l'approche qualitative que de situer, pour le lecteur, le type de données et le traitement spécifique qu'en fait cette approche. Nous verrons qu'il existe un point de vue qui insiste sur l'antagonisme des approches qualitative et quantitative, et un autre qui souligne plutôt leur complémentarité. Je définis une approche comme étant une manière d'aborder un sujet de connaissance quant au point de vue et à la méthode utilisée. Comme nous le verrons dans le prochain chapitre, l'approche qualitative, tout comme l'approche quantitative, comporte plusieurs méthodes.

Quelques définitions

Les méthodologues attribuent à l'approche quantitative les épithètes "positiviste", "objectiviste" et "déductive". Par ailleurs, on qualifie l'approche qualitative de la manière suivante: "subjectiviste", "compréhensive", "naturaliste", "inductive" et "constructiviste". Que signifient exactement ces expressions?

"Philosophie dominante de la deuxième moitié du XIXe siècle, le **positivisme** est une conception de la connaissance qui refuse la spéculation métaphysique pour ne reconnaître que le savoir acquis par l'observation et l'expérimentation. L'esprit positif, c'est celui qui renonce à connaître les raisons d'être des choses pour se contenter de décrire les lois qui commandent le mouvement des phénomènes" (Gagnon et Hamelin, 1979: 18). Autrement dit, est positif ce qui certain, évident, réel et attesté. Pour les positivistes:

- a) le monde social est inaccessible dans son essence, seul le monde des faits est analysable scientifiquement (phénoménalisme);
- b) le monde subjectif, celui de la conscience, de l'intuition, des valeurs, échappe en tant que tel à la science (**objectivisme**);
- c) l'observation externe, le test empirique objectif, est le seul guide des théories scientifiques, la compréhension et l'introspection sont rejetées comme méthodes non contrôlables (empirisme);
- d) la notion de la loi générale est au centre du programme positiviste, modèle simple et efficace qui rend compte d'une classe déterminée de phénomènes (nomothétisme);
- e) la connaissance des structures essentielles, des causes fondamentales et finales est illusoire. Le signe d'une connaissance vraie est sa capacité de prédiction des événements qui relèvent du champ de pertinence des lois qu'elle a établies (prévisionnisme). (Lessard-Hébert, Goyette et Boulín, 1990: 37. citant Jacques Herman (1983), *Les langages de la sociologie*, Paris, PUF. Que sais-je?, p. 10).

La conception positive de la science est vertement décriée entre autres par Yvonna Lincoln et Egon Guba qui mettent en évidence l'antagonisme des approches quantitative et qualitative dans leurs écrits, comme nous le verrons plus loin. Pour eux, le positivisme peut être compris à partir des cinq axiomes suivants: la réalité est tangible et fragmentable en éléments pouvant être étudiés séparément (le tout est simplement la somme des parties); la séparation de l'observateur de l'observé est physique et leurs rapports sont impersonnels; les observations sont indépendantes du contexte temporel et circonstanciel (ce qui est vrai dans un lieu et un temps donné peut aussi être vrai ailleurs et à un autre moment, à condition que l'échantillonnage soit adéquat); la causalité est linéaire, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'effet sans cause, ni de cause sans effet; et la méthodologie garantit que les résultats d'une recherche sont imperméables aux valeurs (Lincoln et Guba, 1985: 28). Dans la perspective de ces auteurs américains, le positivisme confond deux aspects de la recherche, c'est-à-dire la "découverte" scientifique et la "vérification", et il met essentiellement l'emphasis sur le deuxième aspect. Également, le positivisme ne réussit pas à transiger avec les particularités de l'induction, ce qui limite sa pertinence lorsqu'une théorie possède des zones d'indétermination. Lincoln et Guba dénoncent aussi l'incapacité du positivisme de transiger avec les représentations des acteurs sociaux qui constituent pourtant un élément essentiel de la réalité sociale. En ce sens, le positivisme est **objectiviste**: il s'en tient aux données contrôlables par les sens.

La déduction est le type de raisonnement privilégié par l'approche quantitative et constitue avant tout un moyen de démonstration (Grawitz, 1990: 20). Essentiellement, il s'agit du raisonnement "hypothético-déductif, c'est-à-dire une "opération mentale qui consiste à prendre pour point de départ une proposition ou un ensemble de propositions de portée universelle (ou du moins générale) dont on tire une hypothèse ou un ensemble d'hypothèses portant sur des cas particuliers" (Gauthier, 1986: 522). Un des pivots du raisonnement déductif est la traduction du concept en données observables et vérifiables. Pour y arriver, Paul Lazarsfeld suggère la succession des opérations suivantes (cité par Rongère, 1979: 25-26).

1. Représentation imagée du concept: essai de définition du phénomène, plus ou moins complexe, qu'il désigne.
2. Spécification des concepts: on précise la ou les dimensions (aspects) du phénomène désigné par le concept utilisé. Ex: l'attachement à la religion comporte au moins une dimension "pratique religieuse" et une dimension "croyance religieuse".
3. Choix d'indicateurs observables: les indicateurs sont les données observables par lesquelles on pourra appréhender les différentes dimensions analysées, en constatant dans la réalité la présence ou l'absence de tel *attribut*, l'état de telle *variable*. Ex. la pratique religieuse sera révélée par des observations de fait: assistance aux offices, respect de divers rites; la croyance religieuse sera révélée par les réponses à des questions d'opinion. (...)
4. l'indice est la *synthèse* ou la *combinaison* des différents indicateurs relatifs à une même dimension ou à un même concept (dans l'exemple cité, un indice d'attachement à la religion permettrait de comparer entre eux plusieurs groupes par rapport à ce critère). L'indice *stricto sensu* implique des *indicateurs quantifiés*.

Dire maintenant que l'approche qualitative est subjectiviste indique que son foyer d'attention est dirigé vers les représentations et les significations que les acteurs sociaux accordent à leurs activités et à leurs actions. Les significations ne sont pas simplement des "idées", des états de conscience ou un ensemble de relations organisées qui subsistent mentalement en dehors de l'expérience commune des humains.

Le geste fait par un organisme, la réaction d'un autre être à ce geste, et leur résultante dans l'acte social qui s'ensuit sont les termes d'une triple relation du geste au premier organisme, du geste au second organisme et du geste aux phases ultérieures de l'acte social donné. Cette triple relation constitue la matrice qui donne naissance à la signification et qui devient en même temps son domaine. (Mead, 1963 (1934): 65)

Les réactions d'un individu au geste d'un autre et les conséquences de ce rapport constituent donc la signification de ce geste, nous dit George Herbert Mead dans son ouvrage *L'esprit, le soi et la société*. La signification comporte alors des dimensions cognitive et pratique.

Les qualitatifs étudient les significations par une série d'efforts de compréhension.. Pour Weber, la sociologie compréhensive est un des traits distinctifs des sciences de la culture. La compréhension, "c'est appréhender la signification des actions humaines" (Cherkaoui dans Boudon et alii, 1989: 42). La compréhension porte sur le sens visé, "l'acte d'interprétation qu'effectué la conscience réflexive sur une expérience vécue, en fonction de son projet vu comme réalisé et des différentes expériences significatives passées" (Morin, 1973: 6)

On dit aussi que l'approche qualitative est naturaliste. Traditionnellement, le naturalisme constitue une tendance à réduire l'humain à un élément de la nature et cherche à expliquer les phénomènes sociaux par les lois naturelles. S'il n'est pas aisé de reconnaître qu'une loi est véritablement "naturelle", les qualitatifs préfèrent utiliser l'expression "naturalisme" pour désigner leur désir de "connaître les personnes telles qu'elles évoluent dans leur milieu naturel" (Deslauriers, 1991: 11). Les naturalistes "se limitent à décrire le monde social tels qu'ils l'observent et négligent les significations qu'il peut avoir pour les acteurs" (Williamme, 1973: 13). Ces précisions nous font comprendre que les qualitatifs ne sont pas simplement des naturalistes, puisqu'ils pratiquent la compréhension.

Le type de raisonnement que privilégie l'approche qualitative est **l'induction**. C'est sans doute dans la démarche inductive que le défi de lier empirie et théorie semble le plus grand, et c'est pourquoi les procédures et instruments méthodologiques présentés dans ce texte visent principalement à appuyer l'élaboration de ce type de logique. L'induction peut se définir de la manière suivante: "l'action qui conduit à la découverte d'une hypothèse lors de l'analyse des données, à partir d'une intuition, et la vérification des qualités heuristiques de cette hypothèse pour déterminer si elle peut servir d'explication pour un événement, une action, une relation ou une stratégie" (ma traduction de Strauss, 1987: 11-12). L'induction suppose que l'analyste n'a pas de catégories d'analyse définitives a priori et qu'une série d'opérations permettraient de remonter des faits aux lois, des données à des propositions théoriques plus générales. On associe généralement l'induction à la découverte de l'inédit.

Le constructivisme caractérise le processus inductif de production des connaissances et il suppose que la connaissance est un construit. "Contre l'épistémologie positiviste, l'épistémologie constructiviste met l'hypothèse au départ de la connaissance: l'hypothèse ne sort pas de l'observation des faits mais de l'esprit du savant qui cherche à comprendre; l'idée est antérieure au fait (Gagnon et Hamelin, 1979: 21-22). Autrement dit, le constructivisme est une position théorique qui considère un objet pensé comme "construit".

Les traits caractéristiques de l'approche qualitative

En m'inspirant de Deslauriers (1991: 6), l'approche qualitative désigne un type de recherche...

(...) qui produit et analyse des données descriptives, telles que les paroles écrites ou dites, et le comportement observable des personnes. Cette définition parapluie renvoie à une méthode de recherche intéressée d'abord par le sens et par l'observation d'un phénomène social en milieu naturel. La recherche qualitative ne se caractérise pas par les données, puisqu'elles peuvent aussi être quantifiées, mais bien par sa méthode d'analyse qui n'est pas mathématique. La recherche qualitative est plutôt intensive en ce qu'elle s'intéresse surtout à des cas et à des échantillons plus restreints mais étudiés en profondeur.

J'ai déjà indiqué que la contribution de ce texte se situe précisément au niveau de **l'analyse qualitative** ou du **traitement qualitatif des données**. Il s'agit d'une expression qui a une portée plus restreinte que celle d'approche qualitative qui, nous l'avons vu, correspond à une épistémologie spécifique à propos d'objets de recherche touchant les significations et faisant appel à la faculté de compréhension de l'observateur. Pour des fins de systématisation et de communicabilité, Deslauriers (1991) présente l'analyse des données comme une des étapes suivantes de la recherche qualitative:

- * formulation des questions de recherche;
- * collecte des informations;
- * constitution des données (transcription, notes et codage);
- * analyse des données;
- » rédaction du rapport de recherche.

De façon plus générale, l'analyse qualitative "représente les efforts du chercheur pour découvrir les liens entre les faits accumulés" (Deslauriers, 1991: 79). Dans la pratique, les opérations d'analyse des données débutent dès la collecte des informations.

Les approches qualitative et quantitative sont-elles antagonistes?

Certains méthodologues présentent l'approche qualitative en insistant sur ses traits distinctifs, alors que d'autres la croit complémentaire à l'approche quantitative. Le premier courant tend donc à opposer les deux types de méthodes. Cette perspective est actuellement minoritaire en sociologie, à mon avis. Pour justifier en quelque sorte les méthodes qualitatives, la perspective antagoniste a repris dans les années 1960 un débat

laissé en suspens depuis l'éclipsé de ces méthodes à partir des années 1940, au profit du quantitatif (Bertaux, 1976). Yvonna Lincoln et Egon Guba défendent ce point de vue dans leur livre *Naturalisée Inquiry* en situant les méthodes qualitatives dans un paradigme qui lui est caractéristique. Le tableau suivant résume la distinction que font Lincoln et Guba (1985: 37) entre le paradigme naturaliste ou constructiviste (les méthodes qualitatives, de façon générale), et le paradigme objectiviste (les méthodes quantitatives).

Tableau numéro 1
Postulats des paradigmes constructiviste et
objectiviste (Lincoln et Guba, 1985)

Axiomes concernant...	Paradigme objectiviste (méthodes quantitatives)	Paradigme constructiviste (méthodes qualitatives)
la réalité	Tangible, fragmentable et permanente	Construite, holistique et changeante
la relation observateur /observé	Indépendante	Interactive et inséparable
la généralisation	Nomothétique	Idiographique
la causalité	Linéaire	Rétroactive
la neutralité axiologique	Possible	Empreinte de valeurs

D'après Lincoln et Guba, les chercheurs qualitatifs s'inspirent de théories postulant que les acteurs sociaux ont un rôle actif dans la construction de la société, dans certaines limites, ajouterait Anthony Giddens (1984: 5): en effet, les acteurs ne connaissent pas tous les aspects des situations et ne prévoient pas toutes les conséquences de leurs activités. Aussi, les qualitatifs appréhenderaient les rapports sociaux en contexte et chercheraient à situer les phénomènes dans une totalité; les changements sociaux attireraient également l'attention des chercheurs qualitatifs. En ce qui concerne la relation entre le chercheur et les observés, les constructivistes cherchent à établir un rapport proche, teinté d'empathie et de compréhension; en ce sens, la production des données résulte d'un effort conjoint de l'observateur et de l'observé. Pour ce qui est de la généralisation possible des résultats, les quantitatifs croiraient à la possibilité de les généraliser à l'ensemble de la population ou de la société, alors que les constructivistes seraient plus prudents: leurs conclusions ne vaudraient que pour les sites d'observation et les sujets de la recherche. En ce qui a trait à la causalité, les naturalistes l'envisageraient moins dans un esprit de cause à effet, que dans une perspective d'influence réciproque, parfois entre plusieurs phénomènes. Quant à la neutralité axiologique, c'est-à-dire la distinction que doivent faire les analystes entre jugements de faits et jugements de valeurs, comme le propose Weber, les qualitatifs croiraient que cette attitude a certaines limites: les chercheurs font partie d'une société, d'une classe sociale et ont une appartenance institutionnelle qui concourent à structurer le jugement.

Ken Plummer (1983: 6) met aussi en exergue les différences entre les *Humanities* et les *Positivistic Sciences*. Il affirme que l'approche qualitative porte une attention aux significations et aux sentiments des acteurs sociaux. L'approche quantitative prend comme objets les "choses" ou les événements. L'approche qualitative possède une épistémologie relativiste, alors que celle de l'approche quantitative est plutôt essentialiste et logique. Les qualitatifs se donnent pour tâches d'observer, de décrire, de comprendre et d'interpréter; les quantitatifs cherchent plutôt à mesurer et à expliquer de manière causale. La validité qualitative privilégie le réalisme et la richesse des informations, tandis que la validité quantitative insiste sur la fidélité et la validité. La théorie qualitative est inductive et empiriquement fondée et elle n'hésite pas à prendre la forme de récits. La théorie d'inspiration quantitative est déductive et opérationnelle. Les valeurs des qualitatifs sont l'engagement et l'égalité; les quantitatifs se disent idéologiquement "neutres".

La complémentarité des approches qualitative et quantitative

Même si les caractéristiques de l'approche qualitative présentées par Lincoln, Guba et Plummer ne sont pas fausses en soi, la perspective antagoniste est loin de satisfaire Alvaro Pires (1987) ou Gilles Houle (1986). Alvaro Pires reconnaît que les approches recourent à des matériaux différents. Au sens premier, les méthodes qualitatives effectuent des opérations d'analyse sur des "lettres" et les méthodes quantitatives les réalisent sur des "chiffres". Cependant, au sens second, toute recherche est nécessairement "qualitative", "ne serait-ce que parce que le traitement quantitatif d'un matériau donne lieu à une interprétation qui n'est pas autorisée directement par les opérations mathématiques" (p. 88). C'est pourquoi Pires distingue le traitement (qualitatif ou quantitatif) des données et l'analyse proprement dite du matériel. On peut donc retrouver dans les recherches empiriques un traitement quantitatif des données qualitatives; l'analyse qualitative se retrouve aussi dans les recherches quantitatives.

Pour Pires, les distinctions dépréciatives d'une approche ou l'autre qu'on retrouve dans les dichotomies "objectiviste / subjectiviste", "*hard methodology / soft methodology*", etc. se fondent sur des mythes bien connus (le traitement quantitatif conférerait plus d'objectivité; les procédures par les chiffres empêcheraient la manipulation subjective des résultats de recherche; seules les lettres permettent la compréhension; etc.). Plus précisément, l'opposition entre les approches repose sur deux thèses erronées, la première étant l'interchangeabilité des lettres et des chiffres. Malgré la prétention traditionnelle des quantitatifs et des qualitatifs, chaque type de données comporte des limites théoriques, indépassables et infranchissables. Pour Pires, c'est "la nature des objets de recherche qui impose différents types de méthodes - et donc différents types de matériau empirique - et vice versa: le choix de certaines méthodes (et types de matériau) affecte le choix et la configuration des objets de recherche" (p. 90). La deuxième thèse erronée attribuée à l'utilisation des "chiffres", l'objectivisme, le réalisme ou le positivisme, aux lettres correspondent le subjectivisme, l'idéalisme, la phénoménologie. À cela, Pires répond que la pratique de la recherche révèle que les techniques sont flexibles, polyvalentes et que les deux approches s'inspirent des mêmes théories et touchent à des objets de recherche auparavant tenus pour une chasse gardée.

Le point de vue sur la complémentarité des approches soutient que le recours à l'une ou l'autre approche renvoie aux objets à construire et aux propriétés des mesures qui donnent un accès différent et diversifié de la réalité sociale. Ces méthodologues recommandent de varier les méthodes d'observation pour élargir la démonstration et ils cherchent à définir une méthodologie générale de la recherche susceptible de valoriser différentes manières de "poser le problème" et d'investiguer empiriquement.

L'objectivité qualitative

Ceci dit, la connaissance produite par les analystes qualitatifs peut être scientifique. Selon Gilles Houle (1986), on doit aborder le problème de l'objectivité des méthodes qualitatives à partir d'une sociologie de la connaissance. Ce qui distingue le discours scientifique des autres modes de connaissance (sens commun, expression artistique et autres), c'est sa visée explicative et son souci d'explicitation des règles de production de son propre discours. Dans le cas de la méthodologie des récits de vie, le discours scientifique produit une connaissance au second degré sur le sens commun; celui-ci procède selon ses propres règles, implicites la plupart du temps, et vise à donner un sens à l'existence.

Un des éléments distinctifs de la connaissance scientifique consiste donc à expliciter les règles de production de son propre discours. Or, nous avons vu que les méthodes qualitatives privilégient les "lettres", un type de matériau qui concernent des objets de recherche particuliers. À ce moment, quels seraient les critères permettant de juger du caractère scientifique d'une analyse qualitative?

Voici ce que nous suggèrent Jérôme Kirk et Marc L. Miller (1986), de même que Lincoln et Guba (1985) et Deslauriers (1991), pour juger de la validité et la fidélité des recherches qualitatives. Je traite d'abord du problème de la validité. On sait que les méthodes quantitatives en sciences sociales jugent la validité d'une affirmation en établissant si elle conforme à la réalité, pour une opération de mesure, on cherche à déterminer si elle mesure ce qu'elle est supposée mesurer (Trudel et Antomus, 1991: 537). Les quantitatifs comptent sur deux techniques de vérification de la validité: la validité interne et la validité empirique (Rongère, 1979: 30). La **validité interne** peut être recherchée par la réflexion critique sur le choix des indicateurs et la pertinence des techniques de mesures, et par des techniques statistiques assurant que plusieurs indicateurs ou techniques de mesure convergent vers une même corrélation. Un instrument possède une **validité empirique** lorsque l'observation a eu pour but de prévoir un phénomène et que les faits confirment la prévision.

Or, les méthodes qualitatives n'opèrent pas sur des données numériques. La validité comporte donc un sens différent et couvre deux aspects: la crédibilité et la validation. La **crédibilité** estime en quoi l'objet a été bien identifié, bien décrit et que les résultats sont vraisemblables. Pour assurer la crédibilité, le chercheur doit prouver qu'il a eu une présence prolongée dans le site d'observation ou dans le champ d'étude; il a la responsabilité de décrire de façon détaillée les procédures

utilisées; il doit montrer qu'il a recherché et analysé les cas négatifs, c'est-à-dire ceux qui vont ou peuvent aller à l'encontre de ses conclusions partielles; et il lui incombe d'illustrer les résultats par des données empiriques, comme des extraits d'entrevues par exemple. La **validation** signifie que les résultats obtenus concordent avec les données recueillies. Pour la démontrer, on recourt principalement à la triangulation, c'est-à-dire la vérification auprès d'autres sources (nouveaux sites d'observation, nouvelles entrevues, autres recherches) des résultats (Lincoln et Guba, 1985).

En ce qui a trait à la **fidélité**, elle concerne pour les méthodes quantitatives la constance des instruments de mesure et, conséquemment, le fait que les conclusions sont indépendantes des accidents et des observateurs. Elle suppose la confrontation des résultats obtenus par des observateurs différents ou par des techniques différentes sur des objets identiques (Rongère, 1979: 29). À défaut de se servir de questionnaires standardisés et de pouvoir répéter rigoureusement le modèle de recherche, les qualitatifs proposent une autre version de la fidélité. Pour eux, celle-ci est une question de transférabilité et de fiabilité. La **transférabilité** implique la possibilité, pour un autre chercheur, de reprendre l'exercice; c'est cet autre chercheur qui peut juger de cette possibilité, selon le degré d'explicitation des règles méthodologiques. C'est pourquoi l'écriture de notes ou de mémos (mémos théoriques, mémos méthodologiques surtout et autres) est indispensable, puisque le chercheur devra expliciter sa démarche (décisions prises, techniques et instruments utilisés). La **fiabilité** concerne le suivi des règles de méthode et dans quelle mesure le chercheur tient compte de la variation du phénomène et dans certaines circonstances. La recherche et l'analyse de cas spécifiques ou négatifs, la triangulation et la saturation peuvent servir à démontrer la fiabilité.

Puisque la validité et la fidélité de l'analyse qualitative reposent en grande partie sur l'explicitation des règles de méthodes, j'aurai l'occasion de présenter celles utilisées dans trois recherches empiriques concrètes. Ces règles reposent sur des procédures et des outils méthodologiques qui permettent à la fois de répondre aux critères d'objectivité qualitative et de faciliter le raisonnement inductif devant conduire à l'élaboration d'une théorie empiriquement fondée.

Une procédure d'analyse qualitative inspirée de la "Grounded Theory"

Il existe plusieurs méthodes qualitatives de recherche plus ou moins inductives, (les récits de vie comme méthode en soi ou comme source de données, l'intervention sociologique, l'enquête conscientisante, l'ethnométhodologie, l'analyse de contenu, etc.) (Deslauriers, 1987), avec un souci inégal d'explicitation méthodologique et un grand nombre de techniques d'analyse de données non quantitatives. La *grounded theory* ("théorie empiriquement fondée") est une pratique de recherche qui s'est donné comme projet de construire, ou plus modestement, enrichir une théorie sociologique à partir de données empiriques. Étant donné que l'objet de ce document est de présenter des outils méthodologiques de traitement qualitatif des données facilitant l'induction et la construction théorique, je m'inspire des principes de la "grounded theory", en sachant que d'autres méthodes qualitatives développent des outils facilitant la théorisation (Bardin, 1977; Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut, 1983).

Ce sont les américains Barney G. Glaser et Anselm L. Strauss qui ont interpellé les chercheurs, au milieu des années 1960, afin qu'ils dépassent le stade de la vérification empirique pour contribuer à l'enrichissement et à la construction théoriques. Leur *grounded theory* est une méthode qualitative globale, se prêtant davantage à une démarche inductive. Je retiens de Glaser et Strauss non seulement les possibilités de découverte que favorise l'induction, mais aussi trois techniques: la distinction entre catégories substantives et formelles; l'échantillonnage et la saturation théoriques; et l'usage des mémos.

Les catégories substantives et formelles

Anne Laperrière (1982) a bien présenté, dans un article, ce qu'est la *Grounded Theory* ou "nouvelle École de Chicago", et la distinction entre catégories substantives et catégories formelles.

...certaines [catégories], abstraites de la situation "substantive". auront tendance à utiliser les termes mêmes des acteurs sociaux pour désigner les processus et comportements à expliquer, alors que d'autres catégories "formelles" et construites par le chercheur même, seront des explications des premières, (p. 37)

En s'inspirant d'un ouvrage jadis écrit avec Glaser, Strauss a défini les **catégories substantives** comme étant "prises ou inspirées directement du terrain, formulées autant que possible avec les termes des acteurs" (ma traduction de Strauss, 1987: 33). Ce sont les catégories à expliquer. L'identification des catégories substantives est soumise à plusieurs influences. La façon même de poser le problème de la recherche, l'arrière-plan théorique et le tâtonnement effectué pendant les lectures répétées de la transcription des entrevues, par exemple, contribuent à produire un certain type de catégories substantives.

Les catégories formelles utilisent les notions et les concepts de la discipline sociologique pour expliquer les catégories substantives. Pour Strauss (1987: 34), les catégories formelles "ajoutent de la perspective en progressant des significations particulières aux préoccupations théoriques. Elles ont une grande utilité analytique car elles sont construites clairement, explicitement et systématiquement."

On voit bien que la distinction entre les deux types de catégories permet **l'induction**, c'est-à-dire le passage de la description des faits à l'explication théorique. Les catégories substantives sont essentiellement descriptives et sont induites par l'analyste pendant le découpage du corpus. Les catégories formelles, elles, nous permettent d'accéder à un premier niveau d'explication et de théorisation, car elles s'inspirent d'une ou de plusieurs disciplines scientifiques pour expliquer les processus sociaux présents dans les catégories substantives.

La saturation théorique

En plus de cette distinction entre les deux types de catégories, Glaser et Strauss proposent de réaliser l'échantillonnage des sujets ou des sites d'observation pendant l'analyse, afin d'atteindre la **saturation théorique**. Celle-ci consiste en une série d'étapes d'analyse menées simultanément avec la collecte des données, permettant de déterminer le moment où l'ajout de nouvelles données ne changerait pas de manière significative la théorie empirique qui se construit. Pour Glaser et Strauss (1970: 61), la saturation signifie qu'aucune donnée additionnelle ne serait utile au sociologue pour développer davantage une catégorie. Plus les répétitions se produisent, plus le chercheur devient confiant qu'une catégorie est saturée. Il poursuit tout de même sa recherche avec d'autres sujets pour diversifier autant que possible les catégories et s'assurer que la saturation s'appuie sur un éventail le plus large possible de données. Cette saturation est dite théorique, car elle dépend des limites du type de données, de la densité de la théorie qui s'élabore et de la sensibilité de l'analyste (Glaser et Strauss, 1970: 61-62). On reconnaît ici le caractère **constructiviste** de la démarche qualitative décrite dans ce processus.

Les mémos

De plus, Glaser et Strauss recommandent la prise de notes sous forme de **mémos** pendant toute la recherche. Des mémos différents contiennent des notes sur les intentions du chercheur, les données, le calendrier des étapes, les décisions prises en cours d'analyse, les outils méthodologiques, l'interprétation théorique qui se développe et la rédaction du rapport. Dans une recherche, il peut donc y avoir trois, quatre, cinq ou même six types de mémos. La règle d'usage des mémos est de consigner par écrit toute l'information qui sera utile au chercheur au moment de l'analyse ou de la rédaction. Malgré l'autonomie du chercheur pour la prise de notes, il n'en demeure pas moins que les mémos méthodologiques et théoriques sont incontournables, comme nous le verrons dans les prochains paragraphes. En effet, les mémos contribuent à assurer la communauté scientifique de la transférabilité de la recherche, un critère de fidélité vu précédemment et propre aux méthodes qualitatives.

Des outils de visualisation des résultats de l'analyse

Mon expérience m'amène à compléter les indications méthodologiques de Glaser et Strauss, car elles ne suffisent pas à résoudre toutes les difficultés que j'ai rencontrées dans l'analyse de données non numériques. C'est pourquoi, à l'aide d'autres auteurs, j'ai enrichi leurs propositions méthodologiques. Ces bonifications se sont avérées complémentaires et utiles à l'analyse de données qualitatives, du moins dans le cadre de ma pratique.

Ainsi, Matthew B. Miles et Michael A. Huberman (1983, 1984) m'ont renseigné sur l'importance d'utiliser des **schémas**, des **graphiques** et des **matrices** pour ordonner les résultats partiels et globaux de l'analyse de façon beaucoup plus claire qu'un texte suivi, par exemple, et de rendre transparentes les opérations d'inférence. La création d'outils méthodologiques de cette nature s'est avérée indispensable avec l'accumulation des données. Dans les prochains chapitres, nous verrons comment j'ai adapté les suggestions de Miles et Huberman à mes propres besoins, ce que recommandent d'ailleurs ces auteurs.

Puis, j'ai retenu la proposition de Yvonna S. Lincoln et de Egon G. Guba (1985) de me servir de **fiches analytiques** et de certaines rubriques pour identifier et décomposer les processus sociaux à l'oeuvre dans les phénomènes à analyser. Même si les fiches analytiques constituent, selon moi, le pivot du passage de l'empirie à la théorie, je ne veux pas réduire la pensée de ces auteurs à cet élément technique.

Les questions de départ et la nature des données

Dans un ouvrage méthodologique, Raymond Quivy et Luc Van Campenhoudt (1988) ont montré que pour démarrer une recherche, la question de départ est "une bonne manière de s'y prendre", à condition qu'elle soit claire, faisable et pertinente. Pour la recherche qualitative, la question apparaît plus appropriée que l'hypothèse, car cette dernière appelle une démarche de type déductive et laisse peu de place à l'induction et à l'exploration. Les questions de recherche laissent ouvert le système d'interprétation et évitent l'utilisation des données qualitatives simplement comme indices (Henry et Moscovici, 1968: 48).

En me basant sur trois expériences de recherche qualitative, je crois que la formulation de questions de départ est indispensable pour lancer la recherche. Aussi, il serait exceptionnel, à mon avis, qu'un chercheur inexpérimenté formule des questions définitives après une seule tentative. Il est même possible qu'une question soit reformulée au cours de la recherche, lorsque le chercheur se confronte au matériau lors de l'analyse. La formulation des questions de départ résulte donc d'un certain tâtonnement. Une bonne façon de procéder consiste à poser une ou des questions générales, et préciser chacune par des questions de recherche plus spécifiques.

La place de la recherche documentaire

Les lectures de nature théorique exercent une grande influence sur la formulation des questions de recherche. En effet, l'analyse documentaire permet de situer mon propre travail parmi d'autres études. Elle offre aussi la possibilité d'utiliser les concepts et les notions communément admises dans un domaine précis, ce qui aidera à identifier les mots-clés nécessaires à de futures recherches documentaires. De plus, la revue de la littérature facilitera le choix des concepts et des notions lors de la catégorisation formelle, une étape qui permet d'accéder à l'explication théorique, comme nous le verrons plus loin. Également, la revue documentaire appuie la constitution d'une partie des données, dans la mesure où le rapport de recherche devra faire référence à des travaux théoriques pour situer la problématique de la recherche. Enfin, elle permettra d'identifier d'autres recherches empiriques pouvant servir la triangulation, c'est-à-dire la confirmation des résultats avec d'autres sources, ce qui assure en partie la validation.

Données qualitatives ou quantitatives?

La recherche qualitative ne permet pas de répondre à toutes les questions de recherche, car elle utilise des données particulières, comme l'a montré Alvaro Pires (1987). Il est fort possible que, dans une même recherche, le chercheur doive utiliser des données numériques pour répondre à certaines questions. Pour illustrer ces rapports entre les questions de départ et la nature des données, je présente les interrogations qui étaient à l'origine de trois recherches différentes.

La première recherche portait sur le phénomène de la participation des usagers aux associations communautaires. Les questions à l'origine de cette recherche se résument ainsi: quels processus sociaux favorisent la vie associative? Quels facteurs propres à la vie quotidienne interviennent dans cette participation? Pour comprendre la participation aux associations, j'ai situé le phénomène de la participation dans la totalité sociale et l'histoire personnelle des sujets qui adhèrent aux associations. C'est pourquoi une sociologie critique de la vie quotidienne me convenait en termes théoriques (Comeau, 1987). Dans ce cas-ci, des données qualitatives suffisaient car je voulais uniquement identifier les processus et les facteurs favorables ou non à la participation aux associations communautaires.

Dans la deuxième recherche, l'objet concerne la satisfaction des membres dans les coopératives de travail. En m'inspirant des théories sur la satisfaction au travail (Comeau, 1992) et en optant pour une perspective critique, la satisfaction au travail se définit par le bilan que font des producteurs de leur expérience de travail et aussi le sentiment qu'éprouvent les acteurs sociaux de se libérer de l'aliénation au travail. Je rappelle maintenant les questions de la recherche relatives au volet qualitatif. De façon générale, quels facteurs expliquent l'insatisfaction et la satisfaction dans les coopératives de travail? Plus spécifiquement, comment les membres comparent-ils leur expérience coopérative avec d'autres emplois salariés?

D'autres questions me préoccupaient et j'ai dû recourir à des méthodes quantitatives pour y répondre. De quelle manière s'établit la relation entre la satisfaction dans les entreprises et la participation (prise de responsabilités et autres formes de participation)? Quels phénomènes et processus organisationnels contribuent à la satisfaction et à l'insatisfaction dans les coopératives? Grâce à un questionnaire standardisé, complété par un grand nombre de personnes, soit 233 travailleurs, j'ai pu hiérarchiser certains items de satisfaction. J'ai alors été en mesure d'établir des relations statistiques entre certaines dimensions de satisfaction et la taille des organisations, les responsabilités des répondants, l'organisation du travail, etc.

La troisième recherche portait sur l'évolution du réseau des responsables de l'information dans les syndicats locaux de la CEQ (Centrale de l'enseignement du Québec) (Comeau, 1993). Au niveau qualitatif, il s'agissait de mieux connaître l'historique du développement de cette responsabilité dans les syndicats, la pratique actuelle de l'information locale et les différentes pistes de relance du réseau. Dans ce cas-ci, le caractère très particulier et localisé de la recherche, c'est-à-dire la pratique de l'information dans des syndicats, ne réfère pratiquement à aucun document de nature théorique, si ce n'est ceux concernant la place de l'information dans les mouvements sociaux. J'ai donc intégré des éléments de la théorie des mouvements sociaux et des recherches plus institutionnelles.

Dans cette recherche, des récits de pratiques m'ont permis d'identifier certaines perspectives d'avenir du réseau. Puis, un questionnaire m'a aidé à déterminer comment l'ensemble des responsables se situait par rapport à certaines perspectives. Ceci constitue une façon d'utiliser les méthodes quantitatives, en situant l'opinion d'une population pour des catégories identifiées dans l'analyse qualitative (volet quantitatif après le qualitatif). Mais, il n'y a pas de règle sur la convenance d'ouvrir un volet quantitatif avant ou après le volet qualitatif. Ainsi, dans la recherche sur la satisfaction dans les coopératives de travail, la compilation des questionnaires a montré l'existence d'un mécontentement à l'égard de la performance économique des coopératives de travail. Pourtant, elles réussissent aussi bien que les entreprises capitalistes de même taille. Les entrevues m'ont fait comprendre qu'en tant que co-propriétaires informés du rendement de l'entreprise, les membres développent, à l'instar des promoteurs privés, des exigences élevées en matière de rentabilité et de sécurité économique de l'entreprise. J'ai pu mieux saisir pourquoi les coopérateurs étaient satisfaits ou insatisfaits pour certaines dimensions de leur travail (volet qualitatif après le quantitatif).

L'échantillonnage qualitatif

Un guide d'entrevues m'a aidé à la conduite des entretiens dans les trois recherches. Il est arrivé qu'un guide d'entretiens évolue pour obtenir de nouvelles informations, et ainsi répondre aux nécessités du raisonnement inductif. Dans la recherche sur la participation aux associations communautaires, il est apparu utile de poser des questions additionnelles et en abandonner certaines au fur et à mesure que je découvrais de nouvelles catégories. Ceci suppose que la collecte des données et l'analyse sont simultanées. Ce sont les incomplétudes des catégories et plus généralement de la théorie en construction qui déterminent les outils de collecte des données et l'échantillon des sujets à interviewer. Cette simultanéité de l'analyse et de la collecte des données nous situe au coeur du processus de la saturation et de l'échantillonnage qualitatif.

Pour mieux saisir de quoi il s'agit, voici comment j'ai procédé dans la recherche sur la participation aux associations communautaires. Après avoir analysé quelques récits de vie, j'ai obtenu une liste plus ou moins définitive des catégories substantives et formelles. Puis, avec la matrice explicative que je présenterai plus loin, je me suis rendu compte que certaines propriétés des catégories se répétaient. Pour découvrir de nouvelles propriétés et même de nouvelles catégories, il fallait identifier des sujets présentant des caractéristiques sociales différentes, ou encore, des sujets appartenant à une nouvelle association. Par exemple, l'analyse des récits des membres de la coopérative alimentaire (la première association visitée) ne révélait pas, à titre d'exemple, de significations touchant les conflits avec d'autres types d'acteurs. Celles-ci commençaient à être vraiment présentes chez les membres de l'association de chômeurs, la deuxième association rencontrée, puis dans une coopérative de travail et dans un syndicat. Par la suite, les entretiens avec les membres d'un organisme de solidarité internationale n'ajoutaient plus rien de significatif aux propriétés relatives aux rapports sociaux conflictuels, ni d'ailleurs aux autres catégories substantives. Après avoir effectué des entretiens avec 27 personnes, j'ai atteint une saturation théorique de l'analyse.

La procédure d'échantillonnage suivie dans la recherche sur la satisfaction dans les coopérative de travail a été pratiquement la même. Après l'analyse d'entrevues recueillies dans une coopérative, j'ai obtenu une liste plus ou moins définitive de dimensions de la satisfaction au travail, un certain nombre de fiches analytiques, instrument méthodologique que je présenterai plus loin, et plusieurs observations rédigées sous forme de notes. Les informations contenues dans les fiches analytiques ont été synthétisées dans les matrices explicatives, pour chaque catégorie substantive (phénomène à expliquer), j'avais une matrice explicative. Cette synthèse des fiches analytiques me permettait de constater dans quelle mesure chaque dimension de la satisfaction ou de l'insatisfaction au travail était suffisamment dense, nuancée et précise. Évidemment, la nécessité d'entendre le point de vue d'autres membres et de visiter d'autres coopératives s'imposait au début de la recherche. C'est pourquoi j'ai identifié des entreprises présentant des caractéristiques susceptibles de laisser voir des processus différents de satisfaction et d'insatisfaction au travail. Ainsi, j'ai visité des entreprises de tailles différentes, fondées depuis plus ou moins longtemps, dans des secteurs économiques divers et susceptibles de présenter des caractéristiques organisationnelles nouvelles. Donc, j'ai réalisé d'autres entrevues avec des personnes présentant des caractéristiques sociales différentes, ou encore, appartenant à une nouvelle coopérative, afin de saturer les catégories substantives. Lorsque j'identifiais une dimension inédite de la satisfaction, je prenais soin d'introduire une nouvelle question dans les entrevues subséquentes, afin de mieux comprendre cette nouvelle dimension. De cette manière, la compréhension des processus sociaux ayant des effets sur la satisfaction au travail devenait plus complète. J'ai atteint une saturation dans la mesure où l'ajout de nouvelles entrevues ne modifiait plus de manière significative l'interprétation construite jusque-là.

La catégorisation

L'analyse proprement dite repose sur des opérations de catégorisation, c'est-à-dire un ensemble d'étapes visant à distinguer et nommer différentes classes d'éléments présentant une certaine homogénéité, les catégories. Il s'agit d'une opération si cruciale que Bernard Berelson, un pionnier de l'analyse de contenu, disait qu'une "analyse de contenu vaut ce que valent ses catégories" (cité par Mucchielli, 1979: 34). Puisque j'ai reconnu l'existence des catégories substantives et formelles, je dois distinguer deux types de catégorisation. La catégorisation utilise certaines procédures de l'analyse de contenu et se réfère aux critères de définition des catégories choisis par l'analyste, lorsqu'il débute la catégorisation. C'est pourquoi la définition de chaque catégorie facilite l'attribution d'une catégorie aux segments de la transcription pouvant être décrits par cette définition.

La catégorisation substantive

Afin de comprendre la catégorisation substantive, j'aborde les opérations de formulation, de découpage et de codage des catégories substantives en les illustrant par des exemples concrets. Ces opérations s'effectuent parallèlement les unes aux autres, pendant la catégorisation substantive.

La formulation des catégories substantives

Dans ma recherche sur la participation aux associations, j'ai identifié les catégories substantives en me demandant s'il était possible de distinguer des formes de participation. Après plusieurs tentatives de formulation, je découvre les catégories substantives suivantes: la fondation, l'adhésion formelle, la production des finalités, la prise de responsabilités et la réalisation collective des tâches. Ces catégories constituent des formes ou des niveaux de participation qui doivent être compris et expliqués. Évidemment, ces catégories substantives n'épuisent pas tout le matériau de recherche. En effet, les personnes me parlent d'autres choses, comme leurs attitudes face aux ressources, la perception des autres membres et le réseau des associations communautaires.

Dans le cadre de ma recherche sur la satisfaction dans les coopératives de travail, les catégories substantives de satisfaction et d'insatisfaction au travail n'étaient pas du tout claires au début de la recherche. Pour les identifier, j'ai procédé de la manière suivante. En lisant les premières pages des entrevues transcrites, plusieurs éléments de catégorisation substantive m'ont été révélés. Certains passages traduisaient plutôt de la satisfaction pour les coopératives de travail, d'autres traitaient plutôt de l'insatisfaction. À certains moments, les membres parlaient d'une autre entreprise où ils avaient déjà travaillé. Dès le début de l'analyse apparaissait donc la nécessité de nommer les catégories substantives pour tenir compte des différentes situations. En somme, il faut procéder à une lecture attentive du corpus pour pouvoir identifier les catégories substantives.

D'abord peu nombreuses au début, les catégories de satisfaction et d'insatisfaction au travail atteignaient après l'analyse d'une dizaine d'entrevues, le nombre de vingt-cinq. En m'appuyant sur la littérature et avec comme préoccupation la couverture du contenu des entretiens, j'ai procédé à des regroupements et j'ai limité le nombre de catégories substantives à sept (le mode de gestion, les rapports avec les collègues, le travail proprement dit, la politique de l'entreprise, les aspects financiers, le mode de supervision et la prise en compte de la vie privée).

Le type de catégorisation laissant une large place à l'induction se réalise en quatre étapes (L'Écuyer dans Deslauriers, 1985: 78-79):

- * **classification préliminaire:** l'analyste effectue une première tentative pour nommer une catégorie et la définir de façon suffisamment claire pour faciliter le découpage de l'entrevue. Dans mes recherches, cette étape, la plus longue et la plus laborieuse, a exigé plusieurs semaines de travail pour les premières transcriptions;
- * **classification distinctive:** l'analyste révise le contenu de chaque segment découpé pour déterminer dans quelle mesure le segment cadre bien dans la catégorie. Au début de l'analyse, la création de nouvelles catégories, la modification des définitions, l'élimination de certaines catégories et leur fusion avec d'autres se produisaient fréquemment. C'est pourquoi une liste des catégories substantives et leur définition s'avéraient si utiles. Au fur et à mesure que la saturation théorique progressait, la liste des catégories et leur définition devenaient plus permanentes;
- * **classification définitive:** au cours des opérations de catégorisation, j'ai procédé à une révision du découpage des entrevues et des définitions. J'ai donc apporté les corrections nécessaires en vue de la classification finale,
- * **classification finale:** le découpage des entrevues et les catégories substantives sont définitifs. La classification finale ne s'est produite qu'à la fin de l'analyse, car j'ai modifié pratiquement jusqu'à la saturation les définitions pour inclure ou exclure certains éléments.

Il faut se rappeler que les catégories substantives nous disent de quoi parlent les personnes et elles sont les catégories à expliquer. C'était le va-et-vient permanent entre le type de catégories à construire, la liste des catégories substantives qui se précisait et le Verbatim, qui aidait à la construction des catégories substantives. On voit bien qu'il a été indispensable de tenir à jour la liste des catégories substantives et leur définition.

Le découpage et le codage

Le découpage consiste simplement à déterminer ce qui, dans la transcription des entrevues, par exemple, est attribuable à une catégorie substantive. Des barres obliques inscrites dans le texte de la transcription servent bien le découpage. Quant au codage, il permet, par quelques lettres, de reconnaître facilement et rapidement la catégorie à laquelle on fait référence.

La définition claire des différentes catégories substantives, qui se précisait dans une liste en cours d'analyse, incluait les critères et les renseignements utiles pour effectuer le découpage et le codage. Le choix des codes des catégories substantives est donc tout à fait arbitraire, car c'est l'analyste qui les forge et les inscrit dans la liste des catégories substantives; celle-ci sert donc de référence pour effectuer le découpage et le codage. Ces deux opérations se sont poursuivies tout au long de la cueillette des récits et de l'analyse, et ont contribué, avec la catégorisation formelle, à la décision de rencontrer de nouveaux sujets, comme l'exige la saturation.

Théoriquement, le découpage isole les **unités de signification** à considérer comme segments de base en vue de la catégorisation. Un segment d'analyse ou de contenu s'inscrit dans une **unité de contexte** qui permet la compréhension. Le segment de contexte est nécessairement plus large que celui de signification. Quant à lui, "le codage correspond à une transformation - effectuée selon des règles précises - des données brutes du texte" (Bardin, 1977: 102). Il permet d'identifier rapidement et, au besoin, mécaniquement, la catégorie à laquelle on fait référence (par exemple, le code FON pour la catégorie substantive "fondation" de l'association (exemple 1).

Exemple 1 **Découpage et codage d'un récit** **de vie**

Yvan	La question de départ, c'est un peu comment le syndicat est arrivé, ou comment toi tu es arrivée là.
Sujet :	Bien, nous autres, quand on est syndiquée, c'était pas la première approche, c'était la troisième, je ne sais pas en combien d'années là. Je sais que moi, avant que j'arrive là, il y avait eu 2 tentatives, et les personnes se sont faites mettre carrément dehors.
Yvan	Mmmm...
Sujet :	Mais ça, ça s'est passé dans l'espace de... Vois-tu, moi ça fait 11 ans que je suis là. Ça s'est passé disons, avant sur une période de 6-7 ans, je pense, ces deux tentatives-là. Puis la dernière, la deuxième c'est-à-dire, c'était la mère et ses 2 filles.

J'ai découpé et codé tout le contenu du corpus. Si des unités de signification ne se rapportaient pas à l'objet de recherche, j'inscrivais un code pour les désigner comme étant des résidus. Sachant la nature de ces segments, il était toujours possible de les réviser pour enrichir les catégories substantives.

L'unité de signification doit posséder un sens suffisamment riche pour permettre sa catégorisation. Dans la recherche sur la participation aux associations communautaires, la phrase m'est apparue trop courte; aussi, elle était une construction arbitraire de la transcription. J'ai considéré plutôt comme unité d'analyse l'intervention, c'est-à-dire le fait pour le locuteur de réaliser un tour de parole jusqu'à ce que l'interviewer parle à nouveau. À l'intérieur d'une intervention, c'était le sens général d'un ensemble de phrases

qui déterminait son appartenance à une catégorie substantive ou à une autre. L'intervention du locuteur pouvait comporter deux unités de signification dont chacune appartenait à une catégorie substantive distincte: souvent, le changement de sens s'opérait au niveau du discours par une préposition ("Mais..."; "Puis...") ou un silence.

La catégorisation formelle

La catégorisation formelle succède à la catégorisation substantive. Comme c'était le cas pour la catégorisation substantive, j'ai inscrit les catégories formelles sur une liste, avec leur définition respective. Avant de procéder à la codification et au découpage formels, j'ai regroupé tous les extraits d'entrevues correspondant à chaque catégorie substantive. Ainsi, dans un fichier informatisé identifié par le code d'une catégorie substantive donnée, je retrouvais les extraits se rapportant à cette catégorie substantive. En effet, j'ai trouvé commode de pouvoir consulter tous les extraits d'une catégorie substantive les uns à la suite des autres, à la fois pour comprendre les processus à l'oeuvre, mais aussi pour évaluer une dernière fois la cohérence de la catégorisation substantive. C'est à partir de ces extraits que le découpage et le codage formels pouvaient se faire et ce, dans les marges des documents informatisés, selon les règles habituelles du découpage et du codage. J'ai conservé ces fichiers d'extraits informatisés, car ils ont renforcé la validation en servant parfois d'illustration dans les rapports de recherche. Au terme de la saturation théorique, la liste des catégories formelles pouvait contenir plusieurs dizaines de catégories formelles, ou concepts sociologiques. Les opérations subséquentes d'inférence ont permis de retenir un nombre de concepts pertinents beaucoup plus restreint.

L'inférence

L'inférence désigne une série d'étapes permettant d'établir des liens entre les catégories ou, autrement dit, de passer de la description à l'explication. Pour Laurence Bardin (1977: 140), l'inférence désigne "l'induction à partir des faits" et met un terme à l'analyse proprement dite. Trois outils d'analyse me permettent de procéder à l'inférence: la fiche analytique, la matrice explicative et le schéma. Afin d'illustrer cette étape de l'analyse, je référerai uniquement à ma recherche sur la participation aux associations.

La fiche analytique

La **fiche analytique** sert à "décomposer" les processus sociaux. Plusieurs rubriques constituaient la fiche analytique dans cet exemple de recherche:

- » **sujet:** cette rubrique permet de reconnaître rapidement la personne ou les personnes concernées par la fiche. Ainsi, "F24U89C1" signifie qu'il s'agit d'une femme de 24 ans, de formation universitaire, ayant adhéré en 1989 à l'association numéro "un" (chaque personne ayant participé à plusieurs associations);
- * **catégorie substantive:** c'était le code correspondant à une catégorie substantive (par exemple: "PRIS", qui signifie la prise de responsabilité ou l'occupation d'un poste électif);
- * **dimension:** il s'agissait ici d'une formulation plus précise de la catégorie substantive. Souvent, cette rubrique correspondait à une sous-catégorie. Ainsi, "acceptation d'un poste électif" explicitait la participation reliée à un poste électif, car elle se distinguait des dimensions "poursuivre l'occupation d'un poste électif", "refus d'un poste" et "abandon d'un poste";
- * **propriété:** la propriété donnait une connotation à la dimension en termes de grandeur, de fréquence, de facilité, de confort, etc. Ainsi, "préalable à l'acceptation" attribuait une connotation à la dimension "acceptation d'un poste électif";
- * **catégorie formelle:** dans cette rubrique, j'écrivais le code correspondant au concept sociologique le plus approprié pour expliquer le processus. La plupart du temps, je complétais cette rubrique en dernier lieu, après avoir bien saisi les processus sociaux à l'oeuvre;
- * **lien:** je précisais ici le lien existant entre la catégorie formelle et la catégorie substantive. Il pouvait s'agir d'un "attribut", d'un "moyen", du "lieu de l'action", d'une "cause" ou d'une "rétroaction", lorsque les catégories semblaient exercer une influence mutuelle;
- * **contexte:** c'était sous ce titre que je notais les éléments historiques, économiques, sociaux ou culturels constituant la toile de fond du processus. J'ai puisé les éléments de contexte dans les verbalisations ou à partir d'une analyse de la situation évoquée par le locuteur;

- * **stratégie:** lorsque l'entretien me fournissait les renseignements sur les intentions des acteurs et les moyens envisagés pour atteindre leurs objectifs, je précisais comment le ou les membres comptaient faire évoluer l'action en contexte;
- * **conséquence:** je concluais sur l'implication du processus pour la participation;
- * **commentaires:** toute question nouvelle, réflexion ou indication sur la saturation ou tout autre aspect de la recherche était notée dans cette rubrique.

Voici quelques précisions supplémentaires sur la rédaction des fiches analytiques. Lorsqu'un processus se vérifiait chez un autre sujet, il suffisait d'ajouter son code descriptif à la rubrique "sujet" et d'insérer les informations complémentaires dans les autres rubriques. Aussi, j'acceptais une double catégorisation, c'est-à-dire la présence de deux catégories formelles différentes, par exemple, dans la mesure où cela apparaissait justifié et évident dans les entrevues. Au fur et à mesure que je progressais dans l'analyse et que je recueillis de nouveaux entretiens, le nombre de fiches analytiques s'est établi à plus d'une centaine.

La matrice explicative

Quant à elles, les **matrices explicatives** permettent de résumer le contenu des fiches analytiques. À chaque catégorie substantive correspond une matrice explicative, puisqu'on cherche à expliquer chacune des catégories substantives. Une matrice explicative se présentait sous la forme d'une liste à plusieurs colonnes. Une matrice particulièrement utile était constituée des rubriques "sujets", "catégorie formelle", "catégorie substantive", "lien" et "conséquences" (exemple 2). J'accédais alors à une vue d'ensemble des processus relatifs à une catégorie substantive. L'exemple suivant montre l'extrait d'une matrice expliquant la prise de responsabilité et portant sur la catégorie formelle "ancienneté" (au sein de l'association). Pour au moins cinq personnes, la catégorie formelle ("FORM") "ancienneté" ("ANC") favorise la prise de responsabilité ("PRIS"), soit au niveau de l'acceptation d'un poste électif, soit celui de la poursuite de la responsabilité.

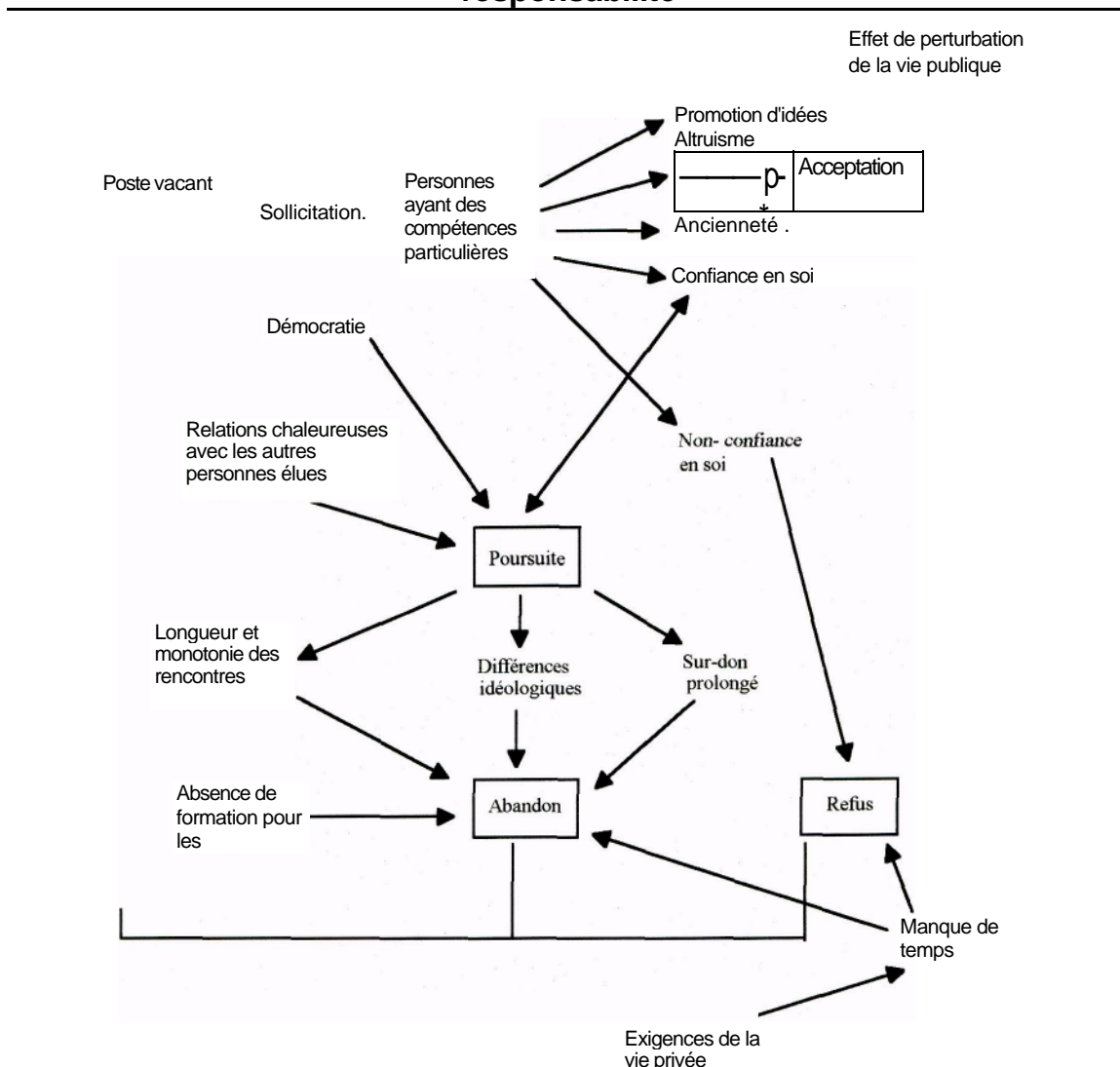
Exemple 2 Extrait d'une matrice explicative

SUJETS	FORM	LIEN	SUBS	CONSÉQUENCES
7-8-19	ANC	cause	PRIS	l'ancienneté dans une association permet PRIS car elle donne une meilleure connaissance de l'association
20-21	ANC	moyen	PRIS	l'ancienneté permet de réaliser efficacement les tâches de représentation et de participer pleinement au conseil d'administration
etc.				

Le schéma

Les fiches analytiques et les matrices explicatives réunissent tous les éléments guidant la construction des schémas (voir exemple 3). La construction des schémas a résulté d'une série d'essais et d'erreurs en vue de construire une figure à la fois complète -dans la mesure où l'essentiel doit y être - et claire des processus favorables et défavorables à chacun des niveaux de participation. La figure 3 présente un de ces schémas, celui de la prise de responsabilités.

Exemple 3 Schéma de la prise de responsabilité



L'interprétation

Lorsque tous les schémas étaient constitués, je me suis attardé à identifier les concepts centraux à l'aide de deux principes: la généralité et la récurrence. Le principe de généralité suppose que les concepts se retrouvaient dans les propos de la majorité des personnes rencontrées. Le principe de récurrence signifie que les concepts concernaient un grand nombre de niveaux de participation ou catégories substantives. Dans l'exemple sur la participation aux associations communautaires qui nous sert depuis le début de ce chapitre, les concepts centraux explicatifs de la participation aux associations sont la démocratie, la sociabilité, la cohésion idéologique, le sens collectif à la solidarité, les processus cognitifs et l'information, et les contingences de la vie quotidienne. Voici un résumé de mon interprétation et la triangulation avec quelques recherches réalisées sur les associations.

En premier lieu, **la démocratie** conceptualise un ensemble de processus favorables à la participation. Si l'autonomie individuelle se manifeste avec relativement peu de contraintes dans la vie privée, et si l'hétéronomie caractérise souvent les grandes organisations de la vie publique d'après les personnes interviewées, les associations qui regroupent des membres actifs fonctionnent en démocratie directe. Dans ce cadre, les besoins et les désirs des membres sont à très court terme pris en compte par les responsables. Lorsque les associations acquièrent des traits bureaucratiques (éloignement des élus, privilèges et professionnalisme), les membres boudent les activités et délaissent l'association.

En deuxième lieu, **la sociabilité**, définie comme l'aptitude à vivre intensément les relations sociales, encourage la participation. Pour Fortin (1991), la sociabilité est un élément essentiel des associations communautaires. D'après Johnson et Schulman (1989), les femmes se préoccupent davantage du climat social et affectif, alors que les dimensions relatives au leadership intéressent les hommes. Concrètement, ce sont les manières de convenance (salutations, excuses et remerciements) qui produisent et reproduisent la sociabilité. La conversation permet aux membres de pratiquer la sollicitation qui est un appel aux non-membres pour adhérer formellement et une invitation aux membres à prendre une responsabilité.

En troisième lieu, **la cohésion idéologique** permet aux membres de déterminer dans quelle mesure l'analyse de la situation-problème, les objectifs et la stratégie de l'association sont conformes à leurs propres idées et représentations. Les sujets peuvent poursuivre leur participation même s'ils perçoivent des différences idéologiques, dans la mesure où leur dissidence est exprimée et prise en compte par les autres membres. D'après ma recherche, ce sont les personnes scolarisées qui accordent le plus d'importance à la dimension idéologique. Ceci est confirmé par une autre recherche portant sur la participation syndicale des cols blancs (Nicholson et alii, 1981).

En quatrième lieu, lorsque **le sens collectif à la solidarité** est développé, les membres reconnaissent la mutualité de leurs intérêts et se portent spontanément assistance. Un collectif ouvert et accueillant permet à l'association de dépasser le stade embryonnaire lors de la fondation. L'entraide et le partage des tâches indiquent aux personnes dans quelle mesure la solidarité est présente. À cet égard, une recherche sur la participation démontre que le sens de la communauté a un effet catalytique sur l'action locale (Chavis et Wandersman, 1990). Pour la personne militante, l'organisation permet entre autres de retrouver "la chaleur, la sécurité affective et intellectuelle, l'esprit communautaire" (Piotte, 1987: 85).

En cinquième lieu, **les processus cognitifs et l'information** interviennent à différents moments de la participation aux associations. Pour Meister (1974: 97-98), l'information encourage la participation, car elle suscite des attitudes favorables au changement. Pour ce qui est des processus cognitifs, la réflexion et l'expérimentation conduisent à l'adhésion; la formation permet aux membres d'assumer leurs responsabilités et peut même précéder l'adhésion.

Enfin, en sixième lieu, **la vie quotidienne** influence la participation. La vie privée - la première composante de la quotidienneté - peut s'opposer à la vie associative lorsque les sujets changent leurs aspirations et mettent les activités de l'association au second plan; lorsque certaines activités sont simultanées; et lorsque des membres du ménage s'opposent à la participation des sujets. Il y a opposition entre la vie associative et la vie publique - la deuxième composante de la quotidienneté - quand le travail salarié limite le temps disponible ou qu'il résout, en quelque sorte, la situation-problème par une augmentation des ressources des sujets. La vie associative constituerait la troisième composante de la vie quotidienne. Elle serait, en accord avec ma perspective, une praxis collective organisée et totalisante, qui s'inscrit elle-même dans la totalité quotidienne et qui vise la résolution de situations oppressantes par l'instauration de communautés modernes.

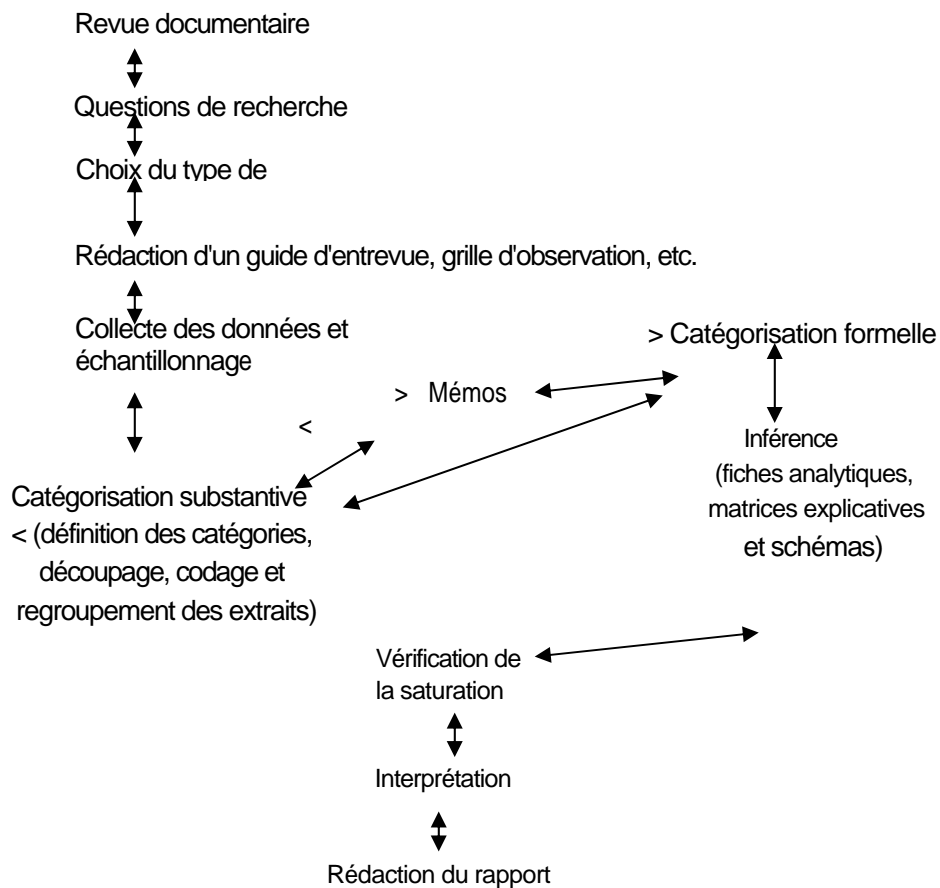
Cette théorie empiriquement fondée concernant la participation des membres dans les associations a été construite à l'aide des instruments méthodologiques illustrés dans ce document. Il est aussi possible de confirmer la pertinence et la complémentarité des trois théories (Jenkins, 1983) permettant d'expliquer la participation aux associations: la théorie de la privation (le mécontentement facilite la mobilisation), la théorie de la société de masse (la désorganisation des communautés et des groupements traditionnels est compensée par les associations) et la théorie de la mobilisation des ressources (actions rationnelles poursuivant des buts déterminés en ternie de bénéfices).

Conclusion

Comme on l'a vu, l'approche qualitative pose plusieurs exigences et elle réfère à des critères d'objectivité qui lui sont particuliers. Les instruments analytiques proposés dans ce document cherchent à répondre à des impératifs de crédibilité, de validation, de transférabilité et de fiabilité, dans le cadre d'un raisonnement inductif.

La figure 1 situe les étapes d'analyse les unes par rapport aux autres. On voit que la revue documentaire inspire la lancée de la recherche par la formulation de questions pertinentes. Aussi, elle peut permettre d'étayer l'interprétation, en la comparant à d'autres recherches dont les conclusions peuvent converger ou diverger.

Figure 1
Synthèse des étapes de la recherche qualitative



Ce sont les questions de recherche qui permettent au chercheur de choisir le type de données (qualitatives ou quantitatives). On a vu que, de façon générale, les données qualitatives permettent de comprendre les significations et découvrir des processus, alors que les méthodes quantitatives situent l'importance relative de ces processus dans une population plus vaste.

La catégorisation substantive identifie les phénomènes à expliquer (catégories substantives), tels que les acteurs sociaux les formulent dans le matériau, tandis que la catégorisation formelle favorise la compréhension et l'explication, en recourant aux concepts de la discipline scientifique. Comme c'est le cas pour toute catégorisation, l'analyse de contenu suggère de procéder à la définition des catégories, au découpage et au codage.

En pratiquant l'inférence (liens entre les catégories), l'analyste détermine dans quelle mesure il a atteint la saturation. Celle-ci est atteinte lorsque l'ajout de nouvelles données ne change plus de manière significative l'interprétation qui se construit. Advenant que le chercheur croit l'avoir atteint, il doit vérifier avec des cas variés s'il n'apprendrait pas quelque chose de nouveau. L'échantillon qualitatif dépend donc essentiellement de la saturation.

J'ai expérimenté cette procédure d'analyse dans plusieurs recherches en m'inspirant des principes de la "*grounded theory*". D'autres méthodes peuvent s'avérer tout aussi pertinente pour une démarche inductive et préoccupée de la construction théorique. Je pense que les outils méthodologiques doivent être adaptés aux besoins spécifiques des chercheurs. J'aurais tort de vouloir universaliser ces procédures et ces outils de recherche, puisque chaque recherche exige que soient créées sur mesure des stratégies et des procédures.

Bibliographie

BARDIN, Laurence (1977), *L'analyse de contenu*, Paris, PUF, 233 p.

SERT AUX, Daniel, *Histoires de vie - ou récits de pratiques? Méthodologie de l'approche biographique en sociologie*, Convention CORDES, Paris, mars 1976, 229 p.

BOUDON, Raymond, Philippe BESNARD, Mohamed CHERKAoui et Bernard-Pierre LÉCUYER (1989), *Dictionnaire de la sociologie*, Paris, Larousse, 239 p.

CHAVIS, David M. et Abraham WANDERSMAN, "Sense of Community in the Urban Environment: A Catalyst for Participation and Community Development", *American Journal of Community Psychology*, vol. 18, no 1, 1990, pp. 55 à 81.

COMEAU, Y van (1993-1994), "Les éléments de satisfaction et d'insatisfaction dans les coopératives de travail au Québec", *Coopératives et développement*, vol. 25, no 1, pp. 31 à 46.

COMEAU, Yvan (1993), *Pratiques d'information dans les syndicats de la CEQ*, Services aux collectivités de l'UQAM, 83 p.

COMEAU, Yvan (1992), *Théories de la satisfaction au travail*, UQAM, Cahiers du CRISES, no. 9205, 19p.

COMEAU, Yvan (1990), *Vie quotidienne et participation aux associations en milieu populaire*, Thèse de doctorat, Département de sociologie, Université de Montréal, 370 p. et annexes.

COMEAU, Yvan (1987), "Résurgence de la vie quotidienne et de ses sociologies", *Sociologie et sociétés*, vol. XIX, no 2, p. 115 à 123

DESLAURIERS, Jean-Pierre (1991), *Recherche qualitative*, Montréal, McGraw-Hill, 142p.

DESLAURIERS, Jean-Pierre (dir.) (1987), *Les méthodes de la recherche qualitative*, Sillery, PUQ, 153p.

DESLAURIERS, Jean-Pierre (dir.) (1985), *La recherche qualitative: résurgences et convergences*, Chicoutimi, GRIR/UQAC, 169 p.

FORTIN, Andrée (1991), "La participation: des comités de citoyens au mouvement communautaire", dans Jacques T. GODBOUT (dir.), *La participation politique*, Québec, IQRC, pp. 219 à 250.

GAGNON, Nicole et Jean HAMELIN (1979), *L'homme historien*, St-Hyacinthe / Paris, Edisem / Malome, 128 p.

GAUTHIER, Benoît (dir.) (1986), *Recherche sociale*, Sillery, PUQ, 535 p.

GIDDENS, Anthony (1984), *The Constitution of Society*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 402 p

GLASER, Barney G et Anselm L. STRAUSS (1970), *The Discovery of Grounded Theory. Strategies for Qualitative Research*, Chicago, Aldme Publishmg Co., 271 p.

GRAWITZ, Madeleine (1990), *Méthodes des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 1140 p.

HENRY, Paul et Serge MOSCOVICI (1968), "Problèmes de l'analyse de contenu", *Langages*, no 11, pp. 36 à 60.

HOULE, Gilles (1986), "Histoires et récits de vie: la redécouverte obligée du sens commun", dans Danielle Desmarais et Paul Grell (dirs.), *Les récits de vie*, Montréal, Éditions Saint-Martin, pp. 35 à 51.

JOHNSON, Richard A. et Gary I. SCHULMAN (1989), "Gender-Role Composition and Role Entrapment in Decision-Making Group", *Gender and Society*, vol. 3, no 3, pp. 355 à 372.

LAPERRIÈRE, Anne (1982), "Pour une construction empirique de la théorie, la nouvelle école de Chicago", *Sociologie et sociétés*, vol. XIV, no 1, pp. 31 à 41.

LESSARD-HÉBERT, Michelle, Gabriel GOYETTE et Gérald BOUTIN (1990), *Recherche qualitative: fondements et pratiques*, Montréal, Agence d'ARC, 180 p.

LINCOLN, Yvonna S. et Egon G. GUBA (1985), *Naturalistic Inquiry*, Beverly Hills, Sage Publications, 416 p.

KIRK, Jérôme et Marc L. MILLER (1986), *Rehabilitate and Validity in Qualitative Research*, Beverly Hills, Sage Publications, 87 p.

MEAD, George Herbert, *L'esprit, le soi et la société*, Pans, PUF, 1963 (1934), 332 p.

MEISTER, Albert, *La participation dans les associations*, Paris, Éditions ouvrières, 1974, 277p.

MILES, Matthew B. et A. Michael HUBERMAN (1984), *Qualitative Data Analysis. A Sourcebook of New Methods*, Beverly Hills, Sage Publications, 263 p.

MILES, Matthew B. et A. Michael HUBERMAN (1983), "Drawing Valid Meaning from Qualitative Data: Some Techniques of Data Reduction and Display", *Quality and Quantity*, vol. 17, no 4, pp. 281 à 339.

MORIN, Louis (1974), *La méthodologie de l'histoire de vie. Deuxième partie*, Institut Supérieur des Sciences Humaines, Québec, Université Laval, 55 p.

MUCCHIELLI, Roger (1979), *L'analyse de contenu*, Paris, Éditions ESF, 122 p.

NICHOLSON, Nigel, Gill URSELL et Jackie LUBBOCK (1981), "Membership Participation in a White-Collar Union", *Industrial Relations*, vol. 20, no 2, pp. 162 à 178.

PIOTTE, Jean-Marc (1987), *La communauté perdue*, Montréal, VLB Éditeur, 142 p.

PIRES, Alvaro (1987), "Deux thèses erronées sur les lettres et les chiffres", *Cahiers de recherche sociologique*, vol. 5, no 2, pp. 87 à 106.

POIRIER, Jean, Simone CLAPIER-VALLADON et Paul RAYBAUT (1983), *Les récits de vie*, Paris, PUF, 238 p.

PLUMMER, Ken (1983), *Documents of Life. An Introduction to the Problems and Literature of a Humanistic Method*, London, George Allen & Unwin, 175 p.

QUIVY, Raymond et Luc Van CAMPENHOUDT (1988), *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod, 271 p.

RONGÈRE, Pierrette (1979), *Méthodes des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 118p.

STRAUSS, Anselm L. (1987), *Qualitative Analysis For Social Scientists*, Cambridge University Press, Cambridge, 319 p.

TRUDEL, Robert et Rachad ANTONIUS (1991), *Méthodes quantitatives appliquées aux sciences humaines*, Montréal, CEC, 545 p.

WILLIAME, Robert (1973), *Les fondements phénoménologiques de la sociologie compréhensive: Alfred Schutz et Max Weber*, La Haye, Martinus Nijhoff, 202 p.